

FRANCK MANGANELLO

Je ne veux pas

mourir,

MÊME POUR LA

FRANCE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

AUBRY DELPHINE	LABBÉ AGNES
AGNELOT DAVID	LEBOUBE CHRISTINE
BATREL YANNICK	LEPARLIER LAURENT
CARIO ALAIN	LEVILLAIN ALAIN
CHEVAL F. XAVIER	MAINIER GILLES
CLADE LUDOVIC	MANGANIELLO BRUNO
DUBREUIL OLIVIER	MANGANIELLO CORINNE
GAVOILLE OLIVIER	MUNIER MALIKA
GUY JEAN-PAUL	OUDET CHRISTOPHE
HORRUT PATRICK	ROUGEOT DAVID
JACQUEMARD MARYLINE	SIMONIN EMMANUEL
JACQUET LIDIA	SUCHET GERARD
JOLY MARC	VALLADONT GILLES

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525118

Dépôt légal : janvier 2026

*La France n'est pas seule...
Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la
mer et continue la lutte...
Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne
doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.*

Charles de Gaulle (1890-1970)

Lundi 25 octobre 1943

Quelque part dans les bois du Sabot à Frotey-lès-Vesoul

Dans la fraîcheur du petit matin, le jeune Vésulien prend une grande inspiration. Forçant sa voix pour ne pas dévoiler ses seize ans à peine atteints, il déclame le texte inscrit à la hâte quelques heures auparavant sur la feuille tremblante qu'il tient dans sa main :

— Voici ce qui pourrait être le testament de Victor Feuvrier, résistant français du mouvement Défense de la France rédigé le lundi 25 octobre de l'année 1943.

J'ai accepté la mission et le possible sacrifice de ma vie pour assurer une petite partie du succès des armes de la France face à l'occupant nazi. Pour venger ma famille, mon frère Alain et aussi mes amis disparus. Je demande que cette lettre ainsi que tous mes livres et les vieux jouets de mon frère soient donnés si c'est possible à ma petite sœur Alice, et que les photos de famille rattroupées à la maison soient confiées à ma mère, elles sont parties en Suisse.

Je charge aussi mon meilleur ami Toinou de répéter à ma mère et ma petite sœur que je les aimeraï toujours et que je m'excuse de ne pas avoir voulu les accompagner.

Je souhaite vous dire à tous que je n'ai pas eu peur en partant ce matin pour Vesoul, car je sais pour qui et pourquoi je dois faire cette mission.

Victor Feuvrier, fils du Jean.

Pas de larmes dans les yeux du gamin, il a la voix peu assurée, mais le regard dur. Le jeune homme rend la feuille à son voisin qui la replie soigneusement, en considérant le bout de papier qu'il venait de lire comme un document important. Ce pourrait être déjà les dernières volontés de l'adolescent.

— C'est parfait, petit ! lui répondit Gaston, adjoint au chef de groupe, avec un accent franc-comtois bien marqué. Tu as bien tout écrit ce qu'il fallait et puis tu sais, je suis certain que c'est une précaution pour rien, « t'es prêt mon gamin ! ».

— Tu vas y arriver et revenir fièrement à la cachette ce soir, renchérit Filoche, un maquisard qui lustrait un pistolet depuis le début de la lecture. Le courage t'honneure Victor !

— Ne vous inquiétez pas trop pour moi, répondit le jeune homme, j'ai bien compris ce que j'ai à faire. Et puis si j'ai accepté, c'est pour le groupe que je veux y aller !

Fusil en bandoulière et cigarette aux lèvres, Toinou, son ami de toujours, lui retourne un grand sourire. Lui aussi est persuadé que son copain va revenir, et réussir sa mission. À cet instant-là, il se sent quand même un peu coupable d'avoir emmené Victor dans la résistance. Aujourd'hui, à voir la détermination avec laquelle il avait lu son pseudo testament, il a de bonnes raisons de croire que son jeune ami ne lui en veut pas, bien au contraire.

Dans l'aube montante de ce qui va peut-être devenir son dernier matin, le jeune Victor Feuvrier, revêtu de sa tenue de travail de plombier, ajuste la bretelle de sa sacoche chargée d'outils.

Au moment du départ, Yves, le chef du mouvement vésulien, le serre dans ses bras après l'avoir aidé à dissimuler un pistolet Luger P08 « Parabellum » sous les clés et tenailles entassées dans la musette en vieux cuir. Il glisse dans la poche de la vareuse du jeune gars un deuxième chargeur de 8 cartouches, au cas où, avant de soigneusement refermer le cabas marqué par les années de travail. Des initiales J.F en laiton sont accrochées sur le dessus, c'est la sacoche originale du père à Victor.

Le jeune résistant fait quelques pas en direction du camion où montent à l'arrière deux autres combattants. Avec le chauffeur et le passager, ils sont cinq à partir dans le vieux fourgon toilé, équipé gazogène, et qui porte pour inscription « BOULANGERIE-PÂTISSERIE » écrite à la craie et à demi-effacée sur le capot avant du vieux fourgon. Les portes claquent et font s'envoler péniblement quelques perdrix grises à peine réveillées. Comme les maquisards ne les tuent plus, elles pullulent abondamment dans cette ancienne réserve de chasse.

Avant de quitter les camarades qui restaient sur place, Victor leur adressa quelques mots pour les saluer :

— Faut savoir que j'ai pas dit oui pour me sacrifier. Soyez pas inquiets, je vais faire gaffe !

Quelques pas supplémentaires vers son destin, puis il se retourne une dernière fois avant de monter dans le véhicule pour dire à Toinou, son copain de toujours :

— Mon ami, j'te dis à tout à l'heure. J'veais m'arranger pour revenir. Je ne veux pas mourir, même pour la France !

L'opération prévue va débuter, c'est un moment important pour la résistance du groupe de Vesoul qui va se jouer. Quelques-uns avaient fait remarquer hier aux responsables que c'était peut-être un rôle un peu trop dangereux confié ce matin à un môme de 16 ans. Mais ils avaient répondu qu'ils n'avaient pas le choix. Le môme est l'un des seuls qui peut entrer librement dans le lieu où doit se dérouler cette opération. Certes, les actions à mener ne sont pas préparées de longue date, et l'exécution s'est trouvée fort bousculée avec les événements de ces derniers jours. Mais chacun sait ce qu'il doit faire, et Victor Feuvrier est parmi ceux qui peuvent se rendre sur les lieux de l'intervention sans éveiller de soupçons, même s'il n'est qu'un jeune Vésulien de 16 ans à peine.

Lui, l'apprenti plombier, qui, quelques jours auparavant, ne connaissait même pas l'existence du mouvement de résistance « Défense de la France », part fièrement pour sa première mission, droit vers l'inconnu et le danger.

C'est peut-être cela l'extrême courage. Ou bien la peur mêlée à l'incroyable insouciance de la jeunesse le guide effrontément ?

On ne peut savoir pourquoi certaines fois on se sent poussé à faire des choses qui dépassent notre courage. Sortir de sa zone de confort et se lancer vers le danger, c'est le quotidien des quelques résistants réunis au petit matin sur la colline de Frotey. Le camion démarre en toussotant, avec le cliquetis caractéristique du moteur froid et de l'allumage de la chaudière embarquée. Il glisse doucement sur le chemin de cailloux blancs, en faisant fuir un vieux lièvre, réveillé par les grincements du bahut. Direction le centre-ville de Vesoul qui dort

encore paisiblement, enveloppé de brouillard, et situé à trois kilomètres à peine de là. L'opération Aurore débute à l'instant.

Une semaine avant, lundi 18 octobre 1943

Frontstalag 141, Place du 11^e Chasseur à Vesoul

Les frimas de l'automne se font sentir ce matin d'octobre, et Victor s'amuse à faire de la fumée avec sa bouche en traversant la place du grand camp de prisonniers surpeuplé, installé en plein cœur de sa bonne vieille ville de Vesoul. Pour la dixième fois au moins, il est venu avec son père Jean réparer des fuites dans les sanitaires. Plusieurs centaines d'hommes de toutes provenances sont détenus ici, et une fois rentré dans cette enceinte, le grouillement cosmopolite des habitants de ces casemates fait illusion pour Victor qu'il part en voyage.

Vesoul vit dès 1940 sous l'occupation allemande. Sa vie d'adolescent a depuis drôlement changé. Il n'avait que 13 ans quand les blindés sont entrés en ville. Les Allemands ont investi de force les maisons, se sont emparés des hôtels particuliers, et se sont définitivement installés dans les casernes vides. Depuis, toute la population vit avec l'envahisseur « Teuton » comme dit son père. Celui-ci est plombier et se voit confier depuis l'arrivée des occupants beaucoup de travaux dans les différentes maisons de maître ou bâtiments publics occupés. Même si les voisins du bas de sa rue lâchent de temps en temps un petit « collabo » lorsqu'il part à vélo le matin, les Feuvrier sont plutôt contents, car le travail ne manque pas, malgré l'ambiance spéciale de ces dernières années. Et puis il n'a pas le choix, Jean, tu bosses pour eux ou tu dégages. Ou tu décèdes sous la fusillade aussi quelquefois.

Le voyage que s'offre Victor chaque fois qu'il vient au Frontstalag est coloré d'accents divers, d'objets exotiques et de rencontres improbables, et chaque fois que son père lui annonce qu'un nouveau problème est à régler là-bas, il se réjouit d'y aller. Sur place, presque 5000 hommes vivent dans les casernements qui entourent la grande place centrale. En

provenance des bataillons d'étrangers coloniaux, et faits prisonniers dès 1940, des Marocains, des Algériens et des Tunisiens en majorité vivent ici. Et puis il y a aussi des Sénégalais qui sont arrivés en début d'année, provenant d'autres camps fermés dans la région. Cela parle toutes les langues et on s'invective dans des dialectes encore inconnus à Vesoul. Cela cause fort jusqu'au coup de sifflet bref que donne un vigile allemand quand il veut retrouver le silence et faire l'appel. Victor a fait connaissance avec ces gens venus de très loin, et leurs coutumes sont jusqu'alors inconnues pour lui. La religion, les ablutions avant la prière, les épices ajoutées dans la bouillie servie le midi, c'est nouveau pour le provincial. Il va observer de temps en temps des artisans militaires qui fabriquent des plats en cuivres martelés et gravés dans les ateliers. Son père lui a présenté un Tunisien fabricant de babouches, qu'il taille dans les pièces de cuir de la sellerie où il travaille. Un petit marché s'est créé autour des sandales que tout le monde réclame au sein même de la prison. La plupart des détenus partent travailler dans un arbeitskommando toute la journée dans les fermes avoisinantes, entourés par les soldats qui les surveillent et les transportent pour aller de tâches en tâches. D'autres hommes sont employés comme domestiques dans les grandes maisons occupées par les officiers allemands en centre-ville, ou bien même comme portier devant les dépôts de matériels qui sont placés en centre-ville. Des jeunes Africains vigoureux poussent les lourdes portes grillagées à longueur de journée pour laisser entrer les camions sur le camp ou dans les casernes avoisinantes. La garnison allemande est volumineuse dans la préfecture vésulienne ; les opérations de ravitaillement et la logistique occupent de nombreux soldats. Chaque matin après l'appel, les plus faibles du jour restent sur place pour aider ceux qui travaillent au camp. C'est en rencontrant tous ces soldats venus de loin que le jeune garçon voyage en les regardant, et rêve de partir lui aussi en les écoutant parler du désert algérien ou des parties de chasse en Casamance. Cela lui rappelle son livre préféré qui parle de l'épopée de l'Aéropostale avec Saint-Exupéry, Mermoz et tous les autres.